

L'anorexie ou l'expression d'une faim en soi / Isabelle Meuret. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 8 (2002), pp. 373-380.

Notes au bas des pages.

I. Anorexie. II. Appétit, Troubles de l'.

PER L1037 / FL106886P

# L'ANOREXIE OU L'EXPRESSION D'UNE FAIM EN SOI

Isabelle MEURET  
Université Catholique de Louvain

*Essayez d'être libres: vous mourrez de faim.*  
– Cioran

A la manière de Susan Sontag, nous pourrions nous interroger sur l'anorexie et déclarer que cette maladie n'est pas une métaphore<sup>1</sup>. Fidèle à son étymologie, elle serait à interpréter stricto sensu comme une absence de désir. Ainsi, de jeunes femmes rechercheraient, au péril de leur vie, le plaisir bien étrange que procure *l'orgasme de la faim*<sup>2</sup>. L'anorexie serait une jouissance du rien, la passion d'un vertige, une «faim» en soi.

Autrefois considérée comme un mal mystérieux, l'anorexie est devenue un phénomène médiatique. La recherche médicale s'acharne à en déceler les causes, pour preuve le nombre grandissant de publications sur le sujet. Les chaînes télévisées diffusent moult débats tandis que la presse additionne reportages et confessions. Les mots envahissent l'espace au fur et à mesure que la chair s'efface: l'abondance de l'écrit compense l'évanescence du corps.

- 
- (1) S. Sontag, *Illness as Metaphor and Aids and Its Metaphor*, New York, Anchor Books, Doubleday, 1998.
- (2) É. et J. Kestemberg, S. Decobert, *La Faim et le corps*, Paris, P.U.F., coll. le fil rouge, 1994 (1972), p. 213. À propos de l'«orgasme de la faim», les auteurs écrivent: «[i]l s'y agit d'un besoin fondamentalement vital – la faim – dont le *non-assouvissement* provoque un *plaisir organique intense porté à son acmé*, comme si, au niveau du plus profond, pas même celui des pulsions, mais bien celui de l'instinct, la perversion était en œuvre, apportant une satisfaction à la non-satisfaction».

L'image communément véhiculée de l'anorexique se réduit souvent à celle d'une jeune fille occidentale exagérément centrée sur sa petite personne, soucieuse de son apparence, narcissique, et vulnérable aux modèles de représentation que la société lui propose. Sans doute y a-t-il, effectivement, un certain nombre d'adolescentes qui se focalisent sur leur corps désormais étrangers au point qu'elles en tombent «malades». Mais force est de constater que les anorexiques ne sont pas toutes des victimes de la société de consommation et que si certaines se condamnent à mourir de faim, c'est pour mieux apprivoiser le vide.

Parce que souvent elles mentent et qu'on ne peut leur faire confiance, les anorexiques sont mises hors jeu dans leur traitement. L'hospitalisation est décidée contre leur gré, et leur avis, rarement pris en compte. Puisqu'elles sont en danger de mort, elles doivent être prises en charge et leurs responsabilités confisquées. Pourtant, la recherche médicale productrice d'une abondante littérature ne permet pas de résoudre le problème; l'anorexie reste le trouble psychiatrique au taux de mortalité le plus élevé.

La nature même de l'anorexie est une pomme de discorde: est-elle une pathologie à proprement parler, ou «une façon particulière d'être au monde»<sup>3</sup> comme d'aucuns le soutiennent? Si l'on considère le terme «pathologie» dans le sens que Georges Canguilhem lui confère, à savoir comme l'expression du *pathos*, d'une détresse, alors l'anorexie peut certes être définie comme telle puisque «l'état morbide est toujours une certaine façon de vivre»<sup>4</sup>. Pour mieux comprendre l'expérience de ces jeunes femmes, il semble dès lors intéressant de rendre compte de leurs témoignages rassemblés dans ce que l'on pourrait dénommer l'écriture *faminine*<sup>5</sup>. Le «pacte autobiographique» s'avère plus éclairant que le

---

(3) J. Maître, *Mystique et féminité. Essai de psychanalyse sociohistorique*, Paris, les Éditions du Cerf, 1997, p. 223.

(4) G. Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, P.U.F., coll. Quadrige, 1999 (1966), pp. 85 et 155.

(5) J'emprunte ce terme de l'anglais *famininity* inventé par Elspeth Cameron dans une étude du roman *La Femme comestible* (*The Edible Woman*, London, Virago, 1969) de la canadienne Margaret Atwood. Voir E. Cameron, «Famininity, or Parody of Autonomy. Anorexia Nervosa and the Edible Woman», *Journal of Canadian Studies, Revue d'Études Canadiennes*, 1985, 20 (n° 2). Ce terme d'écriture *faminine* a déjà fait l'objet d'une communication intitulée

contrat de poids auxquelles elles se retrouvent liées, contraintes et forcées.

«La relation à l'écriture», écrit Barthes, «c'est la relation au corps»<sup>6</sup>. D'où l'intérêt de se pencher sur les textes où le corps s'écrit et devient *chair linguistique*<sup>7</sup> indépendante de l'auteur elle-même. En substituant un texte sensuel à leur enveloppe charnelle, les artistes de la faim se taillent un corps de substitution qui leur permet de vivre hors de l'espace et du temps, dans un entre-deux où elles se recréent une identité. La *chair-sentir* se conjugue à une *chair-dire*<sup>8</sup> et le lecteur est invité à partager la jouissance de l'*orgasme de la faim*. Le texte a donc bien «forme humaine»; il est «une figure, un anagramme du corps»<sup>9</sup>. Les mots libèrent des sensations au travers d'une écriture organique qui jaillit du trou noir dans lequel se retrouvent emportées par une intense gravité celles qui aspirent tant à la légèreté ultime.

Les textes que nous livrent les jeunes femmes qui souffrent d'anorexie s'éloignent le plus souvent du discours médical. Ce dernier propose des *représentations* de l'anorexie, à savoir des observations cliniques fidèlement rendues de comportements particuliers. Il s'agit donc d'une représentation telle que Barthes l'a définie, en d'autres mots, une *figuration embarrassée*<sup>10</sup>, lourde de significations et encombrée par un jargon scientifique. Le vécu des anorexiques écrit de leur propre plume se trouve par contre délesté du poids de la *sentence* médicale<sup>11</sup>. Ce que ces

---

«Écriture faminine: trouble du comportement littéraire» présentée au colloque «Du bon usage des maladies» organisé par l'Université d'Angers les 18 et 19 mai 2001.

(6) R. Barthes, *Variations sur l'écriture*, préf. de Carlo Ossala, Paris, Seuil, 2000 (1994), p. 64.

(7) Le terme est de Chantal Nawaf. Voir Ch. Nawaf, «La Chair linguistique», *Nouvelles littéraires*, 26 mai 1976.

(8) Voir à ce sujet A. Fernandez-Zoïla, *La Chair et les mots*, Paris, la Pensée sauvage, 1995, pp. 9 et 10.

(9) R. Barthes, *Le Plaisir du texte*, préf. Carlo Olassa, Paris: Seuil, 2000 (1973), p. 94.

(10) *Ibid.*, p. 121.

(11) Abigail Bray dénonce la *sentence* médicale (le terme anglais *sentence* signifie à la fois la phrase et la *condamnation*) qui condamne les anorexiques à adhérer obligatoirement à des diagnostics préconçus dans lesquels elles ne se reconnaissent pas toujours. Elle illustre son propos notamment à partir d'un texte dont il sera question plus loin, à savoir *Cardboard*, de l'australienne Fiona Place.

auteurs nous donnent à lire est un ensemble de figurations *débarrassées* d'un langage contraignant, dans une certaine mesure du moins.

L'Algérienne Sabrina Kherbiche, l'Australienne Fiona Place, et la Française Liliane Atlan glissent en marge de leur texte et laissent parler leur corps<sup>12</sup>. Leur écriture est riche de sensations; le *géno-texte* adhère à ce point au *phéno-texte* qu'il le brûle, l'incendie, le dévore<sup>13</sup>. L'écrit du corps ne se distingue plus du corps de l'écrit: les traces corporelles et textuelles se confondent et donnent naissance à une nouvelle grammaire. Ces signes, que nous pourrions appeler *physiogrammes*<sup>14</sup>, permettent de déchiffrer le palimpseste de l'anorexie. Derrière les traces de l'émaciation apparaissent des secrets enfouis au plus profond du corps, au-delà des stigmates de la maigreur se lisent les traumatismes de la chair.

Dans le premier de ces témoignages, *La Suture*, la jeune femme anorexique se désintègre en formes impersonnelles, voix passives, et dans le passage du «je» au «elle» sans aucun discernement. Fille d'un père algérien et d'une mère bretonne, elle se retrouve expédiée en France après avoir commis l'irréparable. La suture ne parvient pas à dissimuler la déchirure honteuse, trace du désir pour un autre homme que celui auquel elle était promise. La cicatrice n'efface pas la béance, et les mots, comme la chair, tentent de redonner vie à un corps démantelé. La ruée sur les aliments aussitôt vomis est pareille à l'écriture effrénée – «penser à tout noter: les mots, les mots!» – qui se déverse sur la page et laisse le lecteur hébété. Le corps anorexique reste morcelé; l'écrit par contre parvient à tisser un texte avec les bribes d'une existence décousue.

Les réminiscences de Lucy dans *Cardboard* se perdent dans les méandres d'une écriture schizophrénique où abondent néologismes et

---

(12) S. Kherbiche, *La Suture*, Alger, Laphomic, 1993; L. Atlan, *Les Passants*, Paris, Payot, 1988; F. Place, *Cardboard*, Sydney, University of South Wales, Local Consumptions Publications, 1989.

(13) Je reprends ces termes dans le sens où Kristeva les définit, à savoir, «un *géno-texte* comprendra tous les processus sémiotiques» et également «le surgissement du symbolique»; «le phénotexte est une structure» qui «obéit à des règles de communication, suppose un sujet de l'énonciation et un destinataire». Voir J. Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, coll. essais, 1974, pp. 83 et 84.

(14) Ce terme m'est inspiré par les «paragrammes» de Kristeva. Voir J. Kristeva, *Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.

métaphores. L'auteur définit l'anorexie comme «un problème de langue»<sup>15</sup>, ce qu'elle illustre de manière significative par la crainte ou le réconfort que procurent certaines lettres de l'alphabet. En proie à des crises de panique, Lucy est notamment terrorisée par son incapacité à capter les messages sous-jacents aux paroles des uns et des autres. Ce qu'elle appelle «le carcan linguistique»<sup>16</sup> des thérapeutes ne lui est d'aucun secours dans sa folie qui est visiblement autant alimentaire que langagière. Si la schizophrénie est à comprendre comme une «maladie sémiotique»<sup>17</sup>, Fiona Place réussit l'exploit de nous montrer que l'anorexie en est curieusement proche, dans ce cas précis. Ce texte, qui n'est pas sans évoquer *Le Schizo et les langues*<sup>18</sup>, regorge de mots et d'aliments qui s'entremêlent au point que l'écriture en devienne illisible. Comme le note Wróbel dans le cas de la schizophrénie, nous pourrions déduire que l'anorexie est elle aussi une langue à part entière adaptée à une réalité particulière<sup>19</sup>. Le corps anorexique de Lucy s'exprime au travers de multiples typographies et d'un vocabulaire original; les taches d'encre se coagulent pour former des caillots de significations nouvelles, parfois opaques à l'œil du lecteur.

Liliane Atlan, écrivaine française d'origine juive, choisit de se raconter dans une allégorie à laquelle elle confère un caractère sacré. Comme dans la Kabbale<sup>20</sup>, dix portes ou louanges ouvrent chacun des chapitres de ce texte qui se veut dramatique dans les deux sens du terme: mise en scène de personnages sur un mode carnavalesque, mais aussi déchéance d'une jeune fille hantée par la Shoah. Le cheminement au travers des portes permet au lecteur de partager l'expérience anorexique de *Non* qui revit au travers de sa chair le génocide d'un

---

(15) F. Place, *op. cit.*, p. 97. Ma traduction.

(16) Le terme anglais est «linguistic straightjacket», qui rend à la fois l'idée de carcan et de camisole de force.

(17) J. Wróbel, *Language and Schizophrenia*, Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, coll. Linguistic and Literary Studies in Eastern Europe, 1990, vol. 23, p. 107.

(18) L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, préf. Gilles Deleuze, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1970.

(19) Wróbel parle d'un «separate linguistic system». Voir J. Wróbel, *op. cit.*, p. 4.

(20) Voir par exemple P. Epstein, *Kabbalah: The Way of the Jewish Mystic*, New York, Samuel Weiser, 1979 (1978), pp. 4 et 5.

peuple. Ce raccourci pourrait choquer si l'auteur elle-même ne s'en était expliquée à sa biographe. En effet, il est à priori difficile de réconcilier le refus de s'alimenter d'une jeune fille moderne avec la tragédie de l'Holocauste<sup>21</sup>. Et pourtant, on se trouve en présence d'une allégorie faussement naïve où *Non*, contrairement à ce que son prénom suggère, réaffirme son appartenance à une tradition juive soucieuse de préserver la mémoire collective<sup>22</sup>. Comme Fiona Place, Liliane Atlan a recours à un langage imagé, enfantin, parce que ses personnages portent des noms bizarres qui font qu'ils signifient directement – *Non, Oui, Dieu fait mal son travail, Je me meurs*. Mais de nouveau, cette stratégie vise à rendre le monde de l'anorexie manifeste au lecteur comme un état modifié de conscience.

L'autobiographie de l'Anglaise Jenefer Shute et les mémoires de l'Américaine Marya Hornbacher relatent deux expériences similaires de jeunes femmes devenues anorexiques dans une société d'abondance<sup>23</sup>. *Folle de moi* est le récit de l'hospitalisation et de la lente guérison de Josie. Dans ce texte apparaît à la fois une esthétique de l'anorexie – le corps, ou plutôt son squelette, est sublimé – et une caricature de la société de consommation. Josie décrit son obsession comme un comportement acquis à la lecture de magazines féminins qui s'avèrent d'une débilite profonde. On retrouve le même type de révolte contre l'inanité d'une société où tous les besoins sont comblés et les désirs saturés dans *Piégée*. La violence des mots de l'auteur est à la hauteur des ravages de l'anorexie. Point d'images esthétisantes dans ce texte; au contraire, le malaise est tout à fait perceptible. L'anorexie telle que ces deux écrivaines nous la présente est bien cette pathologie de fin de siècle qui a condamné plus d'une adolescente. Le contexte socioculturel joue certes

---

(21) Atlan déclare: «Après la guerre, plus rien ne me semblait possible. L'homme et ses dieux sont morts dans les camps, on peut le dire ainsi, les abstractions rassurent. Les récits de mon frère étaient beaucoup plus vrais. Je les vivais, des nuits entières, je cessai de manger». Voir B. Knapp, «Liliane Atlan sur bande», 30 avril 1983, cité dans B. Knapp, *Liliane Atlan*, Amsterdam, Rodopi, 1988, p. 9.

(22) A. Afterman, *Kabbalah and Consciousness*, Riverdale-on-Hudson, The Sheep Meadow Press, pp. 45 and 46.

(23) J. Shute, *Folle de moi*, tr. fr. Éric Diacon, Paris, Fayard, 1998; Marya Hornbacher, *Piégée*, Paris, Bayard, coll. Pocket, 1999.

un rôle prépondérant, comme en attestent Shute et Hornbacher, mais il n'est pas inutile d'ajouter que leurs expériences sexuelles décevantes, voire traumatisantes, ont également contribué au développement de la pathologie.

L'anorexie n'est cependant pas l'apanage du monde occidental. Le roman d'initiation de l'écrivaine zimbabwéenne Tsitsi Dangarembga est un cas d'espèce<sup>24</sup>. La jeune fille qui se prive de nourriture vit une profonde crise d'identité. Nyasha grandit en zone rurale en Rhodésie et poursuit pendant plusieurs années des études en Angleterre. De retour au pays, elle ne trouve plus ses repères et souffre d'un fort sentiment d'aliénation. Le rejet de la nourriture est à la fois un déni des valeurs familiales et un refus d'absorber toute influence coloniale. L'anorexie telle qu'elle est mise en scène par la Mauricienne Lindsey Collen dans *There Is a Tide* prend aussi la forme d'un malaise de civilisation. Ne plus manger signifie pour la jeune Shynee l'extériorisation d'un conflit avec sa mère, mais également la manifestation d'une rébellion contre l'américanisation de la société mauricienne. L'anorexie cristallise un problème individuel dans un contexte de mondialisation<sup>25</sup>.

De ce bref panorama de la littérature traitant d'anorexie, il ressort que les causes de la privation alimentaire peuvent être extrêmement variées et que ce trouble du comportement affecte des individus de par le monde entier. Dès lors il n'est pas surprenant que certains parlent d'«anorexies»<sup>26</sup> au pluriel. Les raisons qui poussent de jeunes femmes jusqu'aux frontières de la vie ne sont certainement pas les mêmes pour les unes et les autres, à travers le temps et l'espace. Néanmoins, s'il devait y avoir un dénominateur commun à toutes ces figurations de l'anorexie, ce serait assurément la *révolte*. Quiconque ne peut exprimer ses désirs et faire entendre sa voix peut toujours imposer un contrôle

---

(24) T. Dangarembga, *À fleur de peau*, tr. fr. Étienne Galle, Paris, Albin Michel, coll. Médium poche, 1992.

(25) Voir à ce propos la très belle analyse de ce texte réalisée par Françoise Lionnet. Voir F. Lionnet, «'She breastfed reluctance into me': Hunger Artists in the Global Economy», in *Women, Culture, and Practices of Development*, sous la dir. de Susan Perry et Celeste Schenck, Londres, Zed Press, 2000.

(26) H. Malson, *The Thin Woman: Feminism, Post-Structuralism, and the Social Psychology of Anorexia Nervosa*, Londres et New York, Routledge, 1995.



absolu aux limites de son corps. Confrontée aux aberrations d'une société patriarcale despotique, à l'incompréhension d'une famille qui nie l'évidence, aux drames inimaginables de l'Histoire, à la menace cannibale d'un monde où consommer est le mot d'ordre, l'anorexique oppose un refus de se nourrir qui n'est qu'une traduction de son désir de liberté. Révolte à la fois «intime» dirait Kristeva<sup>27</sup>, et collective, l'anorexie nous apparaît alors comme un mécanisme plus intelligible.

Comme le dit très bien Éric Bidaud, la jeune femme qui renonce à toute nourriture «est tentée par une épreuve où elle devient créatrice de la limite»<sup>28</sup>. Accueillir cette faim en soi est une façon de faire table rase, encore faut-il espérer qu'une fois en présence du vide l'anorexique trouve les mots pour se reconstruire. Ne voyez point dans ces quelques lignes une éloge de la faim; mon propos n'est guère de faire l'apologie de l'anorexie. Mais face à cette énigme fascinante, il convient de reconnaître que la rencontre du corps et des mots – que je propose d'appeler la *taille zéro de l'écriture*<sup>29</sup> – jette un éclairage précieux sur la nature de cette pathologie. L'anorexie est une faim en soi, un désir en suspens; son écriture intime lui apporte désormais le sens qui lui manquait.

---

(27) J. Kristeva, *La Révolte intime*, Paris, Fayard, 1998.

(28) Éric Bidaud, *Anorexie mentale, ascèse, mystique. Une approche psychanalytique*, Paris, Denoël, coll. L'Espace Analytique, 1997, p. 38.

(29) Je paraphrase ici bien sûr Roland Barthes. Voir R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953.